

S'enfonce , au jour marqué , l'Esprit des vieilles races ,
 Qui , renaissant du feu , vole , oiseau rajeuni ,
 Et poursuit dans les temps son voyage infini.

De tous les poèmes évangéliques celui-ci est, sans contredit, le plus riche, le plus varié, le plus vivant, le plus fertile en contraste. Il atteste que M. de Laprade pourra, quand il le voudra, faire vibrer la note humaine qu'on lui a reproché de négliger, et nulle part il n'a été mieux inspiré et plus complet.

Quand nous aurons encore cité la *Tentation* et la *Tempête* qui reproduit, avec plus de réserve toutefois, la donnée des *Argonautes*, nous aurons fait connaître tous les poèmes de la première série, ceux d'avant la conversion; jusques-là le poète a gardé, comme on l'a vu, une certaine confiance dans l'homme et dans sa destinée. Avec *Psyché*, il avait frappé, aux portes de l'Olympe; avec *Hermia*, il est descendu dans le mystérieux laboratoire de Cybèle. Dans la *Tempête*, il pressent encore à l'Occident une terre nouvelle; mais à partir de ce moment-là, le ton change; la tristesse, le découragement, l'invective, prennent le dessus. *L'Évangile des champs* nous le montre, n'abordant plus la nature qu'avec hésitation et tremblement; et ce poème, qui allait si bien à son talent, conclut par cette leçon, que le livre de l'Univers est fermé pour les *méchants*, muet pour les *impies*. La nature qui lui avait tant de fois conseillé l'amour et le bien par toutes ses voix, lui parle déjà d'exclusion.

Avec les *Larmes de Jérusalem* et la *Cité des hommes*, nous sommes en pleine satire. Je ne m'arrêterai pas à relever tout ce qu'il y a de violent et d'amer dans ces deux poèmes fort éloquentes, je le reconnais, mais tellement sombres de couleurs, qu'on les dirait écrits par un Millénaire se croyant à la veille de la fin du monde. J'y retrouve non-seulement le reflet de l'époque troublée où ils ont été composés (1851,